

et où iront-ils, Seigneur ? *Discedite à me, allez loin de moi.* Mais encore où iront-ils, Seigneur ? Ne remplissez-vous pas tous les lieux de votre présence ?Iront-ils dans le sein de la terre ? Vous y êtes aussi ; vous êtes, Seigneur, dans l'enfer même ; non pas, il est vrai, avec votre miséricorde, mais avec toute la rigueur de votre justice. Loin de Dieu ! Séparé de Dieu !! L'esprit humain ne peut comprendre toute l'étendue de cette perte, parce qu'il ne peut comprendre Dieu ; mais le réprouvé le comprend, parce qu'alors son esprit dégagé de tout autre objet ne peut se distraire de cette pensée, que Dieu est le souverain bien, qu'il n'y a que lui qui soit capable de remplir toute la capacité de ses désirs ; aussi il s'élance vers lui de toute la force de sa nature, mais toujours il en est repoussé avec une force égale. C'est alors que l'orateur dépeint cet affreux contraste de désir et de haine que le damné éprouve pour ce Dieu qu'il maudit et en même temps qu'il voudrait posséder. Et afin de faire mieux comprendre à ses auditeurs cette cruelle position d'amour et de haine, il compare l'âme du damné à ces chiens dont parle David ; *famem patientur ut canes* ; il représente un de ces animaux, que Dieu a donné à l'homme pour être son ami, son compagnon, le gardien fidèle de sa demeure, il le représente tourmenté de la faim et de la soif, mais attaché à une chaîne qu'il ne peut rompre. Ce chien aperçoit placé devant lui un mets délicieux, un pain succulent, un plat de lait.....il s'en approche, il le flaire, il lui semble qu'il va l'atteindre ; mais une chaîne inflexible l'empêche d'y parvenir. Cependant la faim augmente ; cet animal sent le déchirement de ses entrailles, qui demandent une nourriture nécessaire à sa vie ; de nouveau il s'élance vers cet appât qu'il voit sans cesse, mais qu'il ne touche pas, car toujours cette chaîne l'empêche d'y parvenir. De rage alors et de fureur, il se jette sur cette chaîne, il la mord, il se consume en vains effortsAinsi le damné, au milieu de ses affreux tourments, sent son cœur brûlé de la faim du bonheur éternel qu'il a perdu ; il aperçoit, en quelque sorte du fond de ce gouffre infernal, la place qu'il aurait pu occuper dans le ciel ; il s'élance, il surnage, pour ainsi dire, à la surface des flammes supérieures de l'enfer ; il se croit au moment d'en sortir ; puis la longue chaîne de ses iniquités le ramène incessamment jusqu'au fond de l'abyme. C'est alors qu'il se jette sur cette chaîne de crimes, qu'il la maudit, qu'il la veut rompre ; mais elle semble se grossir, à mesure qu'il la veut diminuer. Toujours il s'élance vers ce Dieu qu'il a perdu et dont il connaît tout le prix ; et toujours il en est repoussé. *Discedite à me, maledicti ; retirez-vous de moi, maudits.* C'est le coup de foudre qui frappe au front ces nouveaux Lucifers et qui les marque.....DAMNÉS !

Après avoir fait ressortir par beaucoup d'autres considérations les tourmens causés aux damnés par la perte et l'éloignement de Dieu, craignant cependant que cette pensée ne soit pas suffisante pour toucher les cœurs toujours plus sensibles aux maux qui affectent les sens, qu'à ceux qui ne parlent qu'à l'esprit ou à l'âme, il passe à la seconde peine des damnés, qui est celle du feu, mais du feu intelligent qui sait distinguer entre coupables ; qui sait faire souffrir chaque membre en proportion de l'énormité et du genre de crimes dont ces membres auront été les malheureux instrumens. Il montre ces damnés plongés dans une mer de feu. " La tête du damné, a-t-il dit, n'est " plus une tête humaine, c'est un boule de feu ; sa bouche ne s'ouvre que